

# J'ai deux amours...

► « Binat » n'est pas qu'un terme pour désigner une double nationalité, c'est une communauté qui fait désormais partie intégrante de notre société et qui tente tant bien que mal de s'y assimiler, avec son lot de désillusions... Binat, c'est aussi le nom d'une association qui ambitionne d'asseoir la citoyenneté de ces enfants d'immigrés sur les deux rives.

Ce dossier sur les binationaux vient clôturer notre saga de l'été consacrée aux Marocains d'ailleurs : ceux qui sont partis refaire leur vie là où l'herbe était plus verte ; ceux qui ont réussi ailleurs et ont conquis le monde ; et enfin, ceux qui sont revenus. Ces enfants d'immigrés font aujourd'hui partie intégrante de notre Maroc car ils ne représentent pas moins de 50% de la communauté étrangère établie ici, dans cette rive sud de la Méditerranée. Ils sont revenus avec, en prime, une double nationalité. Ils s'appellent « binat » entre eux. Une « schizophrénie » que certains assimilent à une bipolarité : « *En théorie, nous sommes marocains ici, et français en France, mais en réalité nous sommes de nulle part* », témoigne non sans aigreur Fatiha, une Franco-Marocaine ayant fait le chemin inverse de celui de ses parents par le biais d'une opportunité professionnelle. Dans son livre *La diaspora marocaine en Europe*, Zakya Daoud évoque la migration, le retour, et le prix que payent les « revenus » pour le départ de leurs aînés. Cette diaspora reconnaît qu'à part les vacances au bled, elle ne connaissait pas le Maroc, ses grandes villes, ses paradoxes... Il lui faut donc apprendre de nouveaux codes, trouver de nouveaux repères, surmonter les décalages, les frustrations, les incom-

préhensions, expliquer la double appartenance difficile à faire admettre par les « Marocains de souche »... en somme, gérer le choc culturel.

La bipatrie, on nous l'affirme, c'est une richesse. Tous les binationaux reprendront en chœur la sempiternelle réplique de Jamel Debbouze : « *Comment peut-on choisir entre son père et sa mère ?* » Preuve que si le Maroc coule dans leurs veines, la nationalité du pays d'accueil dans lequel ils ont grandi, qui leur a transmis son système de valeurs, n'est pas qu'un passeport pour la liberté, celle de voyager entre autres.

Dans son livre, Zakya Daoud aborde également les retours temporaires, suivis de nouveaux départs pour incompatibilités de mœurs... Ce choix qui leur est donné en fait des personnes mobiles, à cheval entre le Maroc et leur pays d'accueil, avec l'espoir d'apporter leur savoir-faire, leur volonté de développement, un peu comme une reconnaissance, à leurs parents, leurs grands-parents, à leurs racines. Aujourd'hui, une association est en train de se créer, histoire de faire connaître cette frange qui n'est plus seulement saisonnière de notre société, la soutenir, l'intégrer au mieux. ■

Asmaa Chaidi Bahraoui  
Photos Brahim Taougar



# Sadek el Bahjaoui et Khalid Tamer : «Il faut rendre à notre pays ce qu'il nous a donné»

➤ **L'un est un cavalier émérite. Aux côtés du grand Bartabas, il est devenu voltigeur et chorégraphe équestre. Aujourd'hui, Sadek el Bahjaoui forme les Marocains à l'équitation artistique. L'autre, Khalid Tamer, est auteur, monteur de spectacles et organisateur de Awaln'Art à Marrakech. Rencontre avec deux binationaux qui font de leur parcours entre deux rives l'essence de leur vocation.**

les richesses qu'on a, les acrobates... il y a une graine qui ne demande qu'à pousser.

**Cette sorte de transfert de technologie, même artistique, c'est un point commun entre de nombreux Marocains du monde qui reviennent...**

**Khalid Tamer :** On a acquis un savoir-faire que nous devons transmettre.

**Sadek el Bahjaoui :** Il faut rendre à notre pays ce qu'il nous a donné. Il nous a donné une base.

## Comment vit-on sa double nationalité ?

**Khalid Tamer :** Je suis fier d'être un enfant de la République. Quand je suis là, bien sûr, le côté marocain revient. Quand l'équipe de France perd, je suis plus peiné que quand c'est celle du Maroc. Je n'y peux rien. C'est émotionnel, j'ai grandi en France, je suis quand même corrézien ! Mais c'est une richesse d'avoir une double culture. Quand j'étais plus jeune, c'était plus lourd à porter. Quand on est jeune, on n'est pas centré... On cherche son identité. Aujourd'hui je suis français et marocain, ma femme est canadienne et mon fils est franco-canado-marocain... c'est encore plus dur à porter pour lui ! Mais quand on était enfant, on était des immigrés. Mon fils ne le sera pas. Et c'est plutôt une force. Les juifs américains ou français ont toujours vécu cette double identité et ça a bien marché. Et ils arrivent à en faire un moyen de lobbying.

## Certains pensent qu'il faut à un moment choisir son camp...

**Khalid Tamer :** Ceux qui nous reprochent une double allégeance sont des extrémistes qu'ils soient d'ici ou de là-bas [...].

**Sadek el Bahjaoui :** C'est un faux débat, on est mal placé pour en parler puisqu'on veut montrer un message de multiculturalisme. On est vraiment des intermédiaires.

**Khalid Tamer :** On m'a dit plusieurs fois pendant Awaln'Art que je venais christia-



Sadek el Bahjaoui (à gauche) et Khalid Tamer lors de l'entretien.

niser des villages ! Parce que je montais des spectacles avec des Français, mais c'est ma culture et j'ai envie de la partager !

## Qu'apportez-vous maintenant au Maroc ?

**Sadek el Bahjaoui :** En termes d'équitation, il y a une tradition qui n'a pas bougé d'un iota au Maroc. Et en Europe, il y a eu une évolution sportive et artistique. Mon métier, c'est le théâtre équestre et je veux le retranscrire différemment ici tout en respectant les traditions. C'est un pays émergent à tous les niveaux et quand je vois

## Notre pays ? Mais lequel ?

**Sadek el Bahjaoui :** Là il nous coince (rires). On est parti du Maroc, on a eu une base. Puis on s'est formé dans notre deuxième pays, la France. Et maintenant, on revient. Et ainsi de suite. Il y a des vases communicants.

**Khalid Tamer :** J'ai travaillé avec des Japonais qui m'ont fait comprendre qu'il fallait connaître ses racines pour savoir où aller. Notre racine, c'est le Maroc. Nos feuilles sont en Europe. Et chaque retour est important. Je ne me sens pas d'ici ou de là-bas. Je suis là où je suis.

Propos recueillis par Eric Le Braz

# Ahmed Ghayet: «Nous ne sommes pas entre deux chaises, mais sur un canapé»

➤ Ahmed Ghayet fait partie de ces «binat» rentrés au Maroc et engagés dans l'action associative. Rencontre avec celui qui fait de la jeunesse son cheval de bataille.

**Vous êtes vous-même un binational. Comment le vivez-vous ?**

Comme une richesse ! Je suis l'enfant d'une «addition», celle de deux pays, de deux cultures, de deux éducations. D'autant plus que pour tous ceux de ma génération, nés en France, la nationalité française a été «naturelle». Depuis notre enfance, nous apprenons à «jongler» avec ces deux faces de notre identité. Il faut vivre cela comme une complémentarité, savoir «marier» les différents aspects de ce que nous avons appris, de ce que nous avons acquis, de ce que nous sommes. Je porte en moi la diversité. Certains voudraient y voir un «handicap», pensant que nous sommes assis entre deux chaises, alors qu'en fait nous sommes assis sur un canapé. J'aime passionnément le Maroc, pays de mes ancêtres, de mes racines, de ma foi ; et j'aime énormément la France, pays de mon enfance, de mon adolescence, pays de mon éducation : les deux ont fait de moi ce que je suis !

Après avoir toujours vécu en France, j'ai fait le choix de (r)entrer au Maroc. Pour moi, il n'y a pas rupture, il y a continuité, j'ai besoin des deux pour être «complètement» moi.

**Peut-on parler d'un retour de la diaspora marocaine ?**

Selon moi non. Nous pouvons parler de retours individuels : soit des parents qui, à l'âge de la vieillesse, choisissent de reve-



nir dans leur pays, soit des jeunes franco-marocains, belgo-marocains... bref des Euro-Marocains qui, à cause de la crise en Europe, ou par ambition personnelle, choisissent de (r)entrer au Maroc. De là à parler d'un «retour» de la diaspora, je ne pense pas, cela reste un choix – volontaire ou nécessaire – personnel.

**Quels sont les avantages dont jouissent les binationaux et quels sont les obstacles auxquels ils se heurtent dans leur quotidien, notamment ici dans leur pays d'origine ?**

Il y a un certain nombre de Franco-Marocains de ma génération qui ont fait le choix du «retour» au début de l'an 2000, juste après l'accession au Trône du roi Mohammed VI. C'était un «appel d'air», l'envie de venir apporter «quelque chose» au Maroc – ne serait-ce que notre expérience –, le désir de participer à quelque chose qui se construisait, c'était excitant, motivant, mobilisateur. Nous nous sentions concernés, impliqués et surtout nous ne venions pas pour «gagner de l'argent» ou donner des leçons mais pour participer à quelque chose de collectif. [...] En ce sens, notre bi-

nationalité n'a pas posé problème, nous ne l'avons pas brandie comme un étendard mais nous l'avons plutôt mise à profit pour partager. D'ailleurs nous sommes quasiment tous engagés, ici au Maroc, dans la société civile, dans le mouvement associatif, dans différentes causes humanitaires et aussi dans les relations culturelles, humaines, artistiques qui relient les deux pays.

**Et maintenant ?**

Les Euro-Marocains qui (r)entrent aujourd'hui viennent dans un autre esprit. Je ne critique pas mais je constate la différence de motivation. Ce sont des *golden boys* qui viennent suite à une offre d'emploi valorisante, ou bien pour créer leur propre entreprise, et ils réussissent plutôt bien. Ils ont de l'ambition, de la volonté et affichent clairement leur intention : gagner de l'argent. Ce qui n'est pas illégitime d'ailleurs, mais de ce fait ils ne sont pas à la recherche d'une sorte d'osmose avec la population, ils restent «en dehors». Ainsi ils sont peu nombreux à s'impliquer dans les actions associatives. Pour eux, la binationalité est un «atout», ils l'affichent et s'en servent un peu comme d'une «barrière» ou en tout cas une «protection». Ils peuvent être un vrai plus pour notre société s'ils donnent l'exemple : en déclarant leurs employés à la CNSS, en offrant des salaires dignes de ce nom, en s'impliquant dans la formation de leurs ouvriers... Pour conclure, je dirai qu'être binational est une chance, que cela donne des droits certes, mais implique aussi des devoirs vis-à-vis de nos deux pays d'appartenance. Utilisons cela au bénéfice des deux puisque nous sommes un trait d'union à nul autre pareil. Et puis être binational ne se résume surtout pas à une question de «papiers», cela se vit, c'est constitutif de notre identité, c'est avant tout une belle histoire d'amour.

Propos recueillis par Asmaa Chaidi Bahraoui